

Un nouveau costume.

Frédéric enfila un pantalon de survêtement et un polo bleu comme le ciel de ce lundi. Lundi ... Et il n'irait pas travailler ... Ni demain, ni les jours suivants, et ainsi durant deux semaines ... Son patron n'avait pas apprécié une demande de congé si brutale, mais il tenait à son employé. Alors il avait cédé. C'était calme en ce moment et puis Frédéric serait revenu à temps pour le congrès du Medef, c'était l'essentiel.

Sept ans maintenant, sept ans qu'il avait pris ce travail après avoir bourlingué longtemps à l'étranger. Ce qui lui avait été bien utile. Parler couramment anglais et espagnol, se débrouiller en arabe, cela avait joué en sa faveur. Pourtant il n'avait pas souvent à faire la conversation. Son rôle était d'agencer les tables, gérer un service impeccable, assurer la circulation du champagne et des petits fours pour les diverses rencontres de ces Messieurs, rares Dames, de « l'élite » ... CAC40, ministres, industriels, lobbyistes, parlementaires, journalistes influents des médias ... Il les croisait de meeting en colloque et les retrouvait tous réunis le dernier mercredi de chaque mois, rue du Faubourg Saint Honoré, aux réunions du « Siècle ». Servir, ne rien voir, ne rien entendre et surtout se taire, c'est la seule chose qu'on attendait de lui. Parler ne faisait pas partie du contrat. C'est ce que lui avait dit son employeur à la fin de sa période d'essai « Tu ne dis rien et tu es transparent, c'est parfait ».

Mais aujourd'hui pas de cravate ni chemise immaculée. Adieu la livrée ! Il abandonnait avec plaisir son costume d'homme invisible qui commençait à lui peser.

Il quitta l'appartement au petit trot. Une manière de s'échauffer avant ses tours du lac de Vincennes. Trois fois par semaine, courir une heure, se tenir en forme. A bientôt 50 ans, c'était important. Il termina par quelques étirements puis se posa un moment dans l'herbe pour profiter du soleil, dos appuyé contre un arbre. Il aimait ce contact. La nature lui manquait. Il n'avait jamais vécu dans une grande ville avant de s'installer à Paris et son travail lui laissait trop peu le loisir de s'échapper vers les paysages de bocage qu'il affectionnait. Il avait le sentiment d'avoir abandonné une partie de lui-même là-bas, dans les champs de son enfance, d'avoir trahi ses premières amours pour les lumières de la capitale. Ses doigts qui caressaient les herbes furent arrêtés par un objet. Un portefeuille. Probablement tombé des poches d'un promeneur. Il pourrait le confier à l'un des gardiens ... un portefeuille presque vide, pas d'argent, peut-être volé et jeté. Juste une carte d'identité, un billet de train et un ticket de pressing. Le renvoyer à son propriétaire serait facile. Un homme qui habitait dans le Calvados. Benjamin Pasquier, né le 30 Avril. Tiens, comme lui ... Mais cinq ans plus tard. Les yeux verts, comme lui... davantage de cheveux, c'est vrai... 1m80, à peu près la même taille... Il

observa avec attention la photo et repoussa avec malaise l'impression que ce visage était une copie du sien avec, certes, quelques années de moins. Une impression probablement induite par ces coïncidences. Que faisait-il y a cinq ans ? Il était déjà à Paris depuis deux ans. Il avait trouvé ce travail, pour un moment s'était-il dit, avant de voir autre chose qui lui plairait vraiment. Et puis le temps était passé ...

Il glissa le portefeuille dans sa poche et rentra troublé. Il enviait cet homme qui avait devant lui cinq années de bonus pour ne pas se fourvoyer dans un mauvais choix, ne pas se tromper de chemin comme lui. Et soudain, il eut envie de le rencontrer, de le lui dire. Un billet de train Paris-Caen pour le lendemain. Pourquoi ne pas l'utiliser ? Il ne servirait à personne de toute façon.

Le soir même, Frédéric prépara un sac de voyage.

C'est en arrivant à Caen que lui vint l'idée de passer au pressing dont l'adresse était indiquée sur le ticket. Par chance, la boutique était toute proche de la gare. Il avait le sentiment de commettre une sorte de larcin, mais après tout, c'était pour la bonne cause. En livrant les vêtements à leur propriétaire, il rendrait service.

Il fut étonné qu'on lui demandât une carte d'identité, et son instinct lui souffla de présenter celle au nom de Pasquier. Il avait vu juste puisqu'on lui remit sans difficulté un paquet accompagné d'une lettre sans indication de destinataire. Rentré dans sa chambre d'hôtel, il découvrit un pantalon de toile, une chemise de flanelle et une veste de velours. La curiosité l'emportant sur tout scrupule, il ouvrit l'enveloppe.

Monsieur. Nous vous sommes vraiment reconnaissants d'avoir accepté notre demande et ce rôle bien délicat. Voici comme prévu les vêtements que vous aurez à porter. Merci de venir dès que possible, le temps nous est compté. Prenez un taxi. La maison est un peu isolée du village, en bord de mer... Suivait une adresse, puis une signature Marguerite .

Qu'est ce que tout cela signifiait ? Drôle d'histoire. Frédéric crut replonger dans l'un de ces jeux de rôles auxquels il participait autrefois. Se créer un personnage, se mettre dans la peau d'un autre l'avait toujours amusé. Allez ! Puisqu'on l'y invitait, il allait jouer !

Le lendemain matin, il enfila les habits sortis du pressing. Ils lui allaient à la perfection et pour tout dire, c'était là une tenue qu'il aurait volontiers achetée s'il avait voulu renouveler sa garde-robe.

Il était cependant assez nerveux quand le taxi le laissa à l'entrée d'une jolie propriété dont le jardin descendait jusqu'à la grève. Dans quoi s'embarquait-il ? Qu'allait-il trouver dans une maison isolée ? Il traîna le pas sur l'allée gravillonnée, hésitant à faire demi-tour, mais n'en eut pas le temps. La

porte d'entrée s'ouvrit et une belle femme, d'une soixantaine d'années se montra sur le seuil. Elle parut effrayée et pâlit violemment, s'appuyant au chambranle.

- Bonjour ... Mon Dieu ... Comme vous lui ressemblez ...
- Excusez-moi, je vous ai fait peur ...
- Non, ce n'est rien. L'émotion... Entrez, entrez, je vous en prie... Marguerite.

Une franche poignée de main vint clore la présentation.

Ils entrèrent dans un vaste salon où trois autres personnes attendaient. Son arrivée créa un émoi général qui le perturba. Il entra dans un jeu dont il ne connaissait pas les règles.

- Voici donc Édouard ... Jean-Philippe ... et Monique ... Ma sœur Florence, la jumelle de Benjamin, vous prie de l'excuser. Il était trop difficile pour elle de vous rencontrer. Et je préfère effectivement qu'elle ne soit pas là. Vous lui ressemblez tellement. Enfin ... en un peu plus vieux et ... un peu plus dégarni. Mais c'est sans importance. Je dois dire que j'ai eu un choc quand je vous ai vu à la télévision. J'ai eu du mal à vous retrouver, vous n'aviez qu'un rôle de figurant. Oh... Excusez-moi, ce n'est pas très délicat de vous dire les choses ainsi. Mais bon, vous êtes là et nous en sommes tous ravis.

Frédéric resta interdit. Tout lui échappait. Était-ce vraiment un jeu ? Il commençait à regretter de s'y être laissé prendre mais ne voyait pas maintenant comment justifier sa présence ici. Il s'était mis dans le pétrin et s'il était tombé dans la gueule du loup, qui était le loup ?...

C'est Édouard qui reprit la parole dans le silence qui s'installait.

- Le rôle doit vous sembler bien étrange.
- En effet, tout est un peu confus. Si vous pouviez m'expliquer...
- Bien sûr... Peut-être n'avons-nous pas été très explicites quand nous vous avons contacté. Vous savez que c'est votre ressemblance avec Benjamin, notre plus jeune frère qui nous a décidés. Benjamin était le petit dernier, et à ce titre, le préféré de Maman... à vrai dire de nous tous. Nous l'avons vu pour la dernière fois il y a quatre ans, avant qu'il ne parte au Sud Soudan avec Médecins Sans Frontières. C'est peu après son départ que notre mère a eu une grave attaque qui l'a plongée dans le coma plusieurs mois. Benjamin voulait rentrer... Mais... il a été tué dans une embuscade. Il est enterré ici au village.
- Je suis désolé... Mais je ne comprends pas en quoi je peux vous aider.

Monique eut l'air interloqué.

- Je pensais avoir été claire lors de notre dernier entretien téléphonique, mais il semble que non

... Benjamin est décédé, et quand Maman est sortie du coma, aucun de nous n'a eu le courage de lui dire la vérité. Nous avons menti, donné des nouvelles, expliqué qu'il viendrait, sûrement, plus tard ... Lui dire la vérité, c'était la faire mourir. C'est une vieille dame qui s'éteint à petit feu, une brindille fragile, mais têtue... et qui a décidé de ne pas partir avant de revoir son fils pour lui dire au revoir. Nous avons conscience que nous vous demandons de jouer une scène bien spéciale en prenant la place de notre frère.

Frédéric approuva d'un hochement de tête, sans rien dire. Mal à l'aise, il prit conscience qu'il était le double usurpateur d'un fils décédé et d'un comédien qui ne viendrait pas. Il suivit Marguerite jusqu'à une chambre où elle lui proposa de se reposer avant la rencontre, quand l'infirmière serait partie. Frédéric s'assit sur le lit, la tête entre les mains, complètement désorienté. C'est dans cette même position que Marguerite le trouva une heure plus tard.

Accompagné des frères et sœurs, il entra dans une vaste chambre à la lumière tamisée. Le lit médicalisé semblait immense pour la fragile créature qui s'y trouvait, blottie dans un cocon d'oreillers. Frédéric eut la sensation d'entrer dans l'image d'un de ses livres de contes qui, enfant, le fascinaient et l'inquiétaient tout autant. Il y avait là, au cœur des draps, un lutin fripé et minuscule qui les regardait, sans les voir, de ses yeux voilés d'un blanc translucide.

– Maman ... Benjamin est arrivé ...

Marguerite accompagna Frédéric près du lit. Le visage du lutin s'éclaira. Une main osseuse se tendit et frôla la veste de velours.

– Benjamin, mon petit ... Merci d'être venu. Assieds-toi là, à côté de moi. Je ne vois plus grand-chose ... Donne-moi ta main ... Mes enfants ... Pouvez-vous me laisser un instant avec Benjamin, il y a si longtemps ...

Tous reculèrent doucement. Marguerite fixa longuement Frédéric avant de quitter la chambre.

– Approche-toi. Alors tu es revenu ... de si loin... Tes mains sont toujours aussi douces. Tes grandes mains, plus grandes encore que dans mon souvenir. Laisse-moi toucher ton visage.

Les doigts de la vieille femme effleurèrent les joues de Frédéric. Une promenade de papillon, une caresse plus douce qu'un souffle. Puis les mains remontèrent sur les paupières, suivirent les rides du front, s'égarèrent dans les cheveux, avant de redescendre sur le cou.

Le sourire se fit plus doux, plus tendre, plus triste aussi. La voix devenait presque inaudible.

– Vous n'êtes pas Benjamin... Il ne viendra pas, n'est-ce pas ? ... Je m'en doutais mais j'ai

attendu, attendu, pour être sûre ... Maintenant je sais... Et je peux partir, je n'ai pas peur. Je voulais juste savoir.

Frédéric caressait la main osseuse, si fine, attentif à la respiration ténue de la vieille dame.

–Merci à vous, jeune homme. Merci d'être venu me dire la vérité. Je sens que vous êtes un homme doux et fort, comme Benjamin. Modeste et courageux. N'ayez pas peur de la vie. Comme lui vous êtes unique...

La vieille femme se tut. Ils restèrent ainsi longtemps, silencieux et comme enlacés alors que seules leurs mains s'étreignaient.

–Nous aurons notre secret. Laissons-les croire qu'on peut mentir à une mère. Cela n'a pas d'importance. J'avais seulement besoin de la vérité... Je vais me reposer maintenant. Merci de votre visite. Prenez soin de vous ... Soyez heureux.

Frédéric resta encore un long moment auprès de la vieille dame puis rejoignit la famille. Marguerite s'empressa d'aller voir sa mère et revint rassurée.

–La voilà endormie. Elle m'a dit que c'était le plus beau cadeau que nous pouvions lui faire. Lui avoir ramené Benjamin...

Il était déjà tard et après un dîner frugal et silencieux, Frédéric se retira dans sa chambre. Il s'endormit aussitôt, épuisé. A son réveil, il régnait dans la maison une effervescence dont il connut rapidement la cause.

–Maman est partie cette nuit. Je suis encore gênée de vous avoir demandé de tenir ce rôle, mais tellement soulagée.

–Pourrais-je la voir ?

–... Bien sûr ...

Les perfusions avaient été débranchées, la chambre semblait plus claire. La vieille dame paraissait sourire, plus jeune, moins ridée, reposée. Frédéric s'approcha et tendit la main vers le visage qu'il caressa du bout des doigts, juste une fois.

Puis il alla préparer ses bagages, abandonnant sur le lit les vêtements du pressing. Il serra quelques mains, balbutia des condoléances maladroitement, et prit l'enveloppe que lui tendait Marguerite.

Il marcha jusqu'au village et s'arrêta au café de la place. L'établissement était miteux et en perte de vitesse comme en témoignait l'écriteau *A vendre* en vitrine. Mais la terrasse était agréable et

ensoleillée et il s'y installa. Dans l'enveloppe il trouva un billet de train et un chèque conséquent qui n'était pas à son ordre et qu'il déchira. Il resta là quelques heures puis commanda un taxi.

Frédéric donna sa démission le jour même de son cinquantième anniversaire. Comme un symbole. Quelques mois plus tard, il était propriétaire du bar de la place du village de B., ce lieu où une vieille dame lui avait arraché son manteau d'invisibilité.

Frédéric mit toute son énergie à transformer l'établissement. C'est ainsi que le bistrot tristounet devint un café-salon-de-thé-librairie où se côtoyaient des populations très diverses. Une fois par mois, ils étaient nombreux à se retrouver là pour un spectacle, un concert, une conférence ou une dédicace.

C'est à l'une de ces occasions que Frédéric revit Marguerite, un an environ après qu'il fût venu pour la première fois à B.. Bien souvent, il avait imaginé ce moment. Elle lui sourit, s'installa à une table et héla une femme qui entra -Florence! Il rencontrait enfin la sœur jumelle de Benjamin. Lorsqu'il alla prendre leur commande, elles le regardèrent aimablement mais aucune des deux ne cilla. A la fin de la soirée, Marguerite le complimenta sur l'organisation de la rencontre. Il réalisa que ni l'une ni l'autre ne voyaient en lui l'ombre d'un frère disparu.

Il était Frédéric, ni invisible, ni un autre, enfin et tout simplement lui-même.